

RECITS MYTHOLOGIQUES II

LA REDACTION DU MYTHE

par Dominique Navarre

C'est la question la plus difficile car nous ignorons comment les mythes ont été conçus, écrits, racontés et vécus. Nous les voyons dans un état achevé ou plutôt nous supposons qu'au jour où ils ont été mis par écrit ils étaient dans l'état achevé et définitif que nous leur connaissons. Les hypothèses les plus diverses ont été émises au sujet de leur constitution et de leur émergence. Je ne prétends pas les rapporter toutes ici, ni en proposer de nouvelles. Disons seulement que les textes que nous possédons ont été figés à une époque relativement récente et nous ont fixé une version qui semble la meilleure en fonction de notre analyse et des conceptions que nous nous en faisons aujourd'hui.

Transmission des récits

La transmission orale

Aucun mythe ne se transmet de façon simple, car il est porteur de sens et ce sens risque de subir des déperditions et des transformations. Prenons un exemple simple pour entrer dans cette matière complexe : l'*Iliade* est, dit-on, composée par Homère. Nous ne discuterons pas vraiment de sa composition ou non-composition par ledit Homère, mais seulement sur le fait qu'on a reçu comme transmis sous le nom d'une seule personne, Homère, un texte pour lequel nous connaissons des variantes, preuves évidentes que ce narrateur de mythes savait d'une part modifier ses présentations et tenir compte de son auditoire, mais preuve aussi que d'autres narrateurs, qui, intégrés sous ce même nom, avaient conservé des traditions différentes en raison des milieux différents dans lesquels ils évoluaient. Homère est comparable au Tuold de la chanson de Roland, car nous ignorons le sens précis du terme « declinet » qui en termine la souscription : est-ce qu'il signifie raconte ou énonce ou bien au contraire compose ? Dans le dernier cas, nous serions en présence d'un roman et du nom de son auteur, mais avec les deux premières traductions, Tuold devient l'équivalent franc de l'Achéen Homère. Homère devient encore comparable à ces conteurs finnois du XIX^e siècle qui ont récité des milliers de vers du *Kalevala* devant Elias Lönnrot quand celui-ci a cherché à en colliger par écrit les diverses épopées. Tous les récitants étaient capables de débiter devant lui plusieurs milliers de vers d'affilée, mais la même histoire connaissait toujours de légères variations en fonction des conteurs, en fonction des publics et de ce que ces derniers réclamaient et en fonction du sens que concevaient les narrateurs à chacune de ces histoires, des lieux connus de leurs publics, des événements passés... La mémoire des vers est la même en tout pays et la facilité à broder en vers sur un thème ne posait pas à ces conteurs de véritables problèmes. Je renvoie à ce que je dis plus loin au sujet de la commedia del Arte. Homère et ses semblables, les aèdes grecs, achéens ou hellènes, les bardes celtes ou gallois, les conteurs finnois... pouvaient réciter des milliers de vers, non pas en tant que poètes qui les composent, mais en tant que récitants de ces histoires et ces récits qu'il convient de mémoriser pour les transmettre et ils ont mis au point des systèmes mnémotechniques avérés et efficaces et la récitation en vers ou en prose rythmée est souvent l'instrument idéal de la mémorisation active. L'habitude des assonances, des syllabes longues opposées aux brèves, des timbres différents qui évoquent telles ou telles particularités ou tel

ou tel type d'action, des images, s'est perdue dans nos pays de traditions écrites. Le français ne comporte pas de rythme inclus sur lequel on puisse fonder une mesure précise et remarquable. La rime après l'assonance a comblé ce manque. Le *Kalevala* fait un grand usage des assonances et des allitérations. D'autres langues utilisent d'autres méthodes en usant de l'alternance entre syllabes longues et syllabes brèves. L'arabe peut ainsi distinguer entre vers et prose rythmée et cet usage de rythmes différents et de vocalisation qui aident à mémoriser nous est donné par le Coran qui utilise prose rythmée et types de versification différents. La chanson de Roland ne comporte pas encore de rimes comme notre poésie classique, mais des assonances, auxquelles il faut ajouter les nombreuses allitérations. Victor Hugo (les djinns) a su prendre en compte les timbres des sonorités pour insister sur les actions qu'il décrivait en vers. La prosodie latine distinguait bien les syllabes longues des brèves et Saint Augustin nous a décrit l'enseignement qu'il donnait à ses élèves quand il leur enseignait les poésies de Virgile et des autres poètes latins. Chaque élève devait insister sur les longues en martelant le rythme pour bien marquer cette différence qui fait toute la prosodie. Des langues se prêtent avec une grande facilité à la versification et dès que le rythme est bien senti, la formulation en métrique poétique devient aisée. Enfin les conteurs de mythes ont à l'esprit des images multiples et chaque pays possède à cet égard tout un répertoire que chaque conteur s'évertue à enrichir d'une façon ou d'une autre. Achille aux pieds légers figure un coureur rapide et infatigable. La plaine aux moutons blancs est une description celtique de la mer... Chez certains peuples, les conteurs mettaient un point d'honneur à multiplier ce genre d'images et il existait même des concours pour déterminer les plus brillantes réussites, notamment chez les scaldes nordiques.

Le récit mythologique est d'abord un récit qui porte une signification beaucoup plus importante que le seul récit des aventures du héros. Ces aventures concrètes représentent des données traitées par le mythe comme exemple à suivre ou à ne pas suivre. Le récit n'est pas une histoire au sens historique mais le moyen de camper le caractère du héros, mais aussi la valeur de ses actions à copier et de celles à se défier, les décisions et les résultats à en attendre, les comportements et les suites qu'ils entraînent ou les conséquences à en attendre. D'autres mythes justifient les us et coutumes en telles circonstances. Pour en faciliter la compréhension et pour lui donner un aspect plus réaliste, le mythe a recours à l'histoire historique dont souvent nous n'avons pas idée car elle est en dehors de nos critères, de notre perception et de notre connaissance par l'absence d'éléments écrits ou autres.

Mémoire et oralité

La mémoire est sans doute l'instrument le plus délicat à manier quand il s'agit de mémoire collective. Elle amplifie et réduit tout à la fois. Le grand roi Charles, que nous appelons Charlemagne, est passé dans l'imaginaire collectif franc sous des formes différentes selon qu'on est en France ou en Allemagne. Mais ses actions personnelles et historiques ont disparu par réduction au profit des seules réalités qu'il était censé incarner par sa présence ou plutôt la prestance qui lui était prêtée : royauté indiscutable, décision juste, équité dans les jugements et capacités guerrières propres à assurer la défense et la survie de ses sujets face à un envahisseur ou à un trublion. Il s'agit d'une vision imaginaire et recréée mais qui s'est ancrée dans la mémoire collective et qui a retenu la longévité du règne, le bon vieux temps de ce roi, grand, fort et généreux, tout qualificatif entré en mémoire et sans rapport avec le personnage réel et historique que fut Charlemagne. Un élément important de cette œuvre de mémoire et de cette aura qui l'entoure est sans conteste la chanson de Roland. Cette chanson de geste est une véritable épopée mise sous le nom d'un preux qui a certainement existé mais qui n'a jamais accompli la moitié des exploits mis sur son nom. Elle a rassemblé à travers les actions de Roland pour le compte du grand roi toute son aura, symbole de justice, de puissance et de magnificence. Le roi est payé de retour par ses barons qui lui sont dévoués et

loyaux. La trahison de Ganelon est conçue contre Roland par jalousie, elle ne vise pas à nuire au grand Roi. Cette chanson de geste constitue une œuvre de mémoire qui intègre divers éléments et leur donne une force différente de celle de la réalité qui a pu exister pour tel ou tel faits. Si l'on prend comme exemple l'épée dont Roland frappe le roc qui se fend sous la puissance du coup asséné et crée une brèche, nous voyons rapidement que nous retrouvons cette image dans d'autres mythes. Sous d'autres formes, le héros est à l'origine de percée, dénommée brèche, dans un amas de roches comme Gargantua a pu en laisser tant ou comme la percée Bayard due au cheval Bayard, comme Samson crée une source par le jet de la mâchoire qu'il tient encore dans la main... Des fables et d'autres chansons de geste n'ont pas hésité à se placer sous l'aura du grand roi Charles, comme étant l'époque « idyllique » où situer les faits relatés, purement imaginaires. La mémoire a retenu les faits qu'elle entendait magnifier et a délaissé ceux qui ne correspondaient pas à l'idéal à transmettre par les récits et les exploits narrés. Un mythe français très moderne, créé et colporté par le XIX^e siècle a fait de Charlemagne le créateur de l'école, mélangeant l'école pour les enfants laquelle existait encore à son accession au trône et l'école du palais, chargée de former les futurs administrateurs et les futurs évêques, comme elle avait déjà existé aux temps des rois mérovingiens. Charles a restauré sous la direction d'Alcuin, cette dernière école, pépinière des futurs comtes et évêques, que son grand-père avait supprimée.

Cet exemple de mémoire récent et purement occidental nous permet de comprendre en partie les mêmes œuvres de mémoire réalisées en d'autres parties du monde et à d'autres époques antérieures. La mémoire en fait pas défaut, mais elle permet des retournements de situation. La défaite se transforme en victoire, l'erreur subie devient une réussite immédiate. C'est ce qu'on appelle l'inversion normative qui permet de favoriser les héros dont on veut faire vivre les exploits. L'œuvre de mémoire était beaucoup plus développée avant la propagation de l'imprimerie et des livres imprimés et certains faits n'avaient pas l'importance qu'ils revêtent aujourd'hui. L'histoire à notre sens moderne capable de chercher les faits qui se sont exactement déroulés est une notion récente. Pour de nombreux peuples anciens, l'histoire ne méritait pas de mettre en œuvre autant de mémoire. La mémoire conservait les relations entre hommes, les généalogies, quelques événements qui étaient alors fixés dans l'histoire commune et insérés dans le mythe fondateur. Combien de civilisations ont acquis et emmagasiné des connaissances nombreuses qui se transmettaient uniquement par voie orale. Nous ignorons tout de l'enseignement donné par les druides que César et ses successeurs ont fait systématiquement tuer. Ces druides n'ont jamais daigné coucher par écrit leurs connaissances et leurs enseignements ou s'en sont bien gardés ou encore ont refusé de les écrire. Plusieurs civilisations ont sombré dans l'oubli, uniquement parce que leurs connaissances n'étaient pas écrites et que leurs héritiers ont disparus ou ont été systématiquement massacrés, comme les druides. Les Incas ou les Aztèques pour citer des civilisations lointaines et connues ont disparu en raison de la conquête espagnole.

L'oralité s'appuie sur les méthodes précises dont on peut donner un aperçu très sommaire. Des formules sont reprises systématiquement et des passages sont répétés d'autorité entre celui qui donne le message et celui à qui on le transmet. Il existe des constructions dont le conteur ne s'écarte jamais. Il emploie des mots récurrents qui focalisent la mémoire des auditeurs. La prosodie distingue bien entre syllabes longues et brèves. La versification n'a pas pour but de raconter une histoire jolie au sens de la poésie moderne, mais de faire passer le message que contient le mythe, de transmettre des données pour la vie particulière de chacun et de son épanouissement personnel, sous la forme de quelque chose de facile à retenir : la rythmique des vers aide à la mémorisation, les mots-accroches reviennent pour faciliter la retenue par la mémoire, les répétitions enchaînent et rythment les diverses phases du récit, etc.

Pour parvenir à la mise sur pied du mythe, toutes les époques suivent un processus identique. Les récits insèrent l'histoire du héros parmi les éléments connus de l'auditoire : roi

reconnu ou réputé grand roi, (Charlemagne) familles religieusement connues, (gens Horacia à Rome laquelle était semble-t-il chargée de la purification des meurtriers) antagonistes ou non et les chantres, les conteurs, les aèdes, les ovates tissent ainsi un tableau des pays proches des auditeurs, rappellent des événements assez récents mais qui ont marqué les mémoires, même si ces événements relativement anciens sont inconnus des auditeurs pour lesquels ils existent à l'état de tradition et de fait rapportés par les parents et les aïeux. L'Union soviétique a cherché à continuer de vivre sur les héros de la guerre contre le fascisme parce qu'elle n'avait pas d'autres exemples à proposer. Elle n'a pas résisté. La guerre soude les esprits et les récits des uns et des autres permettaient de conserver aux formules du parti une certaine vigueur qui s'effritait au fur et à mesure de la disparition des acteurs de cette époque. Tous ces éléments restent ancrés dans l'imaginaire collectif, parce que l'importance accordée est beaucoup plus grande une fois mort le roi, le chef ou le héros, que de son vivant ou une fois passé l'événement réel. Le travail de mémoire a modifié le contenu de la réalité historique, l'a déformé dans un sens favorable aux auditeurs et l'a retenu dans un contexte et une configuration qui utilisaient les principes de la formulation mythologique pour une meilleure conservation et pour mieux magnifier le pays ou ses héros. Les héros grecs sont de cet ordre, comme tous les autres héros. Héraclès n'a pas existé comme nous le racontent les histoires de la mythologie, Achille, de même, etc. Les exploits mis sous leurs noms ne sont pas nécessairement des exploits réels, comme les exploits de Roland ne sont pas des exploits de Roland mais la démonstration que les héros qui agissent dans le cadre de la fonction fixée par le mythe agissent pour le bien de tous, car le bien du roi rejaillit sur la société tout entière. Un héros guerrier ne peut mourir que sur un champ de bataille et par trahison ou par le seul point faible qui le caractérise. Roland meurt dans un guet-apens favorisé par un traître comme Achille meurt d'une flèche au talon, guidée par un dieu, comme Siegfried meurt d'un coup de lance reçu dans le dos, après un renseignement obtenu par trahison. Ainsi, un récit, rapporté au titre d'un mythe peut recevoir de multiples modifications pour une meilleure compréhension du récit auprès de l'auditoire : ce dernier doit avoir devant les yeux les lieux qu'il fréquente et identifie sans peine, des descriptions d'endroits qu'il connaît et où le héros s'est nécessairement illustré, des personnages qu'il apprécie et qui sont censés avoir vécu avec le héros, dans un passé relativement ancien ou relativement récent pour l'auditoire, des événements réputés avoir eu lieu au temps de ses aïeux et dont la mémoire est encore empli, et qui sont racontés comme ayant été vécus ou subis réellement par eux. Il s'agit d'une véritable pré-histoire pour ce peuple qui écoute ce mythe, pré-histoire d'un passé qui ne peut s'être réalisé qu'à l'époque la prestigieuse à laquelle ce peuple a vécu. Nouvelle compréhension, nouvelle adaptation peuvent très bien servir de canevas à un mythe nouveau qui empruntera une forme existante pour un fond différent, mais les déformations et les modifications ne sont jamais ni brutales ni brusques. La soumission d'Héraclès à son demi-frère Eurysthée montre que le héros, prototype même du guerrier accompli et presque parfait, reste un être soumis aux décisions de son roi comme à celle des dieux et en outre justifie que les décisions du roi dépendent de celles des dieux. Il ne faut pas y voir une réalité historique comme si les guerriers antiques n'avaient jamais désobéi à leur roi ou à leur chef. C'est une vérité théologique dont la figuration emprunte des canaux et des canons, qui ne sont pas nôtres, qui utilise sous une forme parfois proche de celle du roman, très imagée à notre goût, et qui reçoit une tournure des plus concrètes. Héraclès est un guerrier obéissant qui accepte la punition reçue ou à exécuter pour ses comportements qui confinent à de mauvais penchants, c'est la fameuse hybris du guerrier. Roland est le preux fidèle au grand roi, qui peut le charger de toutes les missions, même les plus périlleuses ; le grand roi sait qu'il les acceptera. Les guerriers du Kurukshetra se rappellent sans cesse quel doit être le devoir du guerrier et les règles qu'il doit respecter au combat, même contre ses cousins et ennemis. Pourtant ils ne seront pas exempts de reproches pour avoir frappé tel ou tel de façon prétendument déloyale alors que ces mêmes ennemis sont l'image de la perversité et de la méchanceté déréglée au combat.

L'œuvre de mémoire n'a pas pour but de créer un mythe, mais, au moment de sa transmission et de sa récitation, elle inclut dans sa formulation des éléments réels plus ou moins proches qui le mettent à la portée des auditeurs. Ces éléments réels qui peuvent changer au cours des âges, changements nécessaires, étalés sur de vastes durées qui dépassent la mémoire d'une seule vie humaine ou d'une époque trop proche entraînent des modifications imperceptibles et qui s'élargissent constamment. La mémoire collective réorganise l'ensemble des éléments en un tout cohérent et incohérent à la fois : cohérent au niveau du mythe, mais incohérent au plan de l'histoire historique et historienne dont le mythe se moque parfaitement. Ce dernier élément est le plus flou et le moins intéressant au point de vue mythique car il y est introduit pour assurer une compréhension plus réaliste en rapprochant le mythe des auditeurs. Une question se pose de savoir si les anciens avaient le même goût de l'histoire que nous. Si nous avons découvert nombre de stèles ou d'inscriptions nous rapportant tel fait ou telle grande décision, les lieux de ces inscriptions destinées à la postérité ne paraissent pas avoir toujours été visibles de tous, lesquels ne savaient pas lire, mais les textes devaient être visibles des dieux pour immortaliser le contenu de l'inscription. Les inscriptions de Behistoun en Perse n'étaient assurément pas sur un endroit de grand passage, preuve certaine que les lecteurs n'étaient pas les simples mortels que nous sommes. L'histoire n'apparaît pas comme le premier souci des mythographes ou des récitants, mais plutôt comme le moyen de montrer de façon concrète les réalités théologiques accessibles à tous. Ces réalités nous échappent car elles n'appartiennent plus à notre époque et ne parlent plus à nos actes et à nos comportements. L'histoire ou les histoires auxquelles les mythes se réfèrent nous échappent d'autant plus qu'elles ne nous sont jamais parvenues, figées dans l'écrit.

La mise par écrit

Nous ignorons qui a écrit les mythes et les a conçus et a commencé à les réciter. A l'image de l'*Illiade* et de l'*Odyssée*, nous avons usé d'une tentation, celle de dire que ce sont des poètes qui les ont inventés. Les Grecs ont été les premiers à nous montrer la voie. Les narrateurs de ces récits n'en sont pas leurs auteurs, ils ne les ont pas composés et la poésie ou plus exactement la forme poétique reste cependant le meilleur moyen de mémoriser des récits aussi longs, comportant autant de situations et d'histoires différentes. Homère n'est pas plus à l'origine de l'*Illiade* ou l'*Odyssée* qu'un acteur récitant les vers d'une pièce de Corneille ou de Racine n'en est l'auteur : il en est bien seulement le récitant. Tous les conteurs qui ont récité de nombreux passages du *Kalevala* devant Elias Lönnrot n'ont jamais imaginé les histoires qu'ils récitaient, même s'ils pouvaient ajouter des précisions de leur crû dans certains passages. Mais, nous sommes trop attachés aux mots et à l'œuvre déjà écrite pour oser nous en écarter. La commedia del Arte donne un bon exemple de la latitude dont jouissaient les narrateurs, aèdes, bardes et autres scaldes, puisque autour d'une intrigue connue de tous les acteurs, chacun est autorisé à broder d'une façon ou d'une autre dans le cadre d'un canevas préétabli. Chaque acteur intervient toujours au même moment de l'action, quand bien même les paroles échangées ont subi des changements notables. Homère et tous ceux qui récitaient ces milliers de vers avaient la faculté de modifier les faits d'arme, les combats tout en gardant au vainqueur sa victoire et en lui laissant les éléments théologiques que sous-tendaient son action, son combat et la présentation qu'on en donnait. Les paroles échangées pendant le combat pouvaient donner lieu à des rappels d'autres récits ou mythes et l'épopée se transforme en véritable catéchisme. Le *Mahâbhârata* en fournit l'exemple le plus conséquent par son contenu qui touche à tous les genres : de l'épopée aux récits plus sapientiaux ou doctrinaux, aux fables. Cette faculté d'apporter des modifications pour tenir compte de l'auditoire ou des facultés de chacun dans la récitation n'appartient pas à l'époque antique seule, mais à toutes les époques où la transmission purement orale régnait en maître. Joseph Bédier présentant la chanson de Roland se plaignait que de nombreuses adaptations aient été faites par les jongleurs du XII^e et du XIII^e siècles qui l'ar-

rangeaient au goût nouveau des générations nouvelles et la rajeunissaient, la réécrivaient de bout en bout. Et il continuait : « Ce fut la condition et la déplorable rançon de sa longévité. » Déplorable rançon, car cet auteur cherchait désespérément une version canonique proche d'un original inexistant. Nous verrons cela plus loin. Les adaptations étaient non pas monnaie courante, mais nécessité devant ceux auxquels ces récits allaient être livrés. Ils devaient parler à leur cœur avant leur imagination et leur rappeler les règles du comportement de tout un chacun en de multiples circonstances. Aussi l'écriture n'apparaît-elle qu'en tant qu'aide mémoire au profit de personnes qui ne récitaient pas suffisamment souvent ou régulièrement ces histoires. Ceux qui les ont mis par écrit sont des scribes qui travaillaient pour ceux qui avaient les moyens de les payer ou de les entretenir, en général, le palais ou le temple. L'écriture est une chose longue et difficile car les supports n'étaient pas aussi agréables que le papier moderne et la notation des sons n'y était pas aussi aisée que nos écritures alphabétiques ou syllabiques, tracées au stylo ou au crayon. A cet égard, même le chinois est facile à écrire sur du papier malgré la complexité de ses caractères constitués d'un plus ou moins grand nombre de traits. L'écriture sur du papyrus ou des tablettes d'argile présente des difficultés que nous imaginons mal, même l'utilisation de tablettes enduites de cire avec utilisation d'un stylet n'a pas pour elle la simplicité. Le maniement du calame, du poinçon ou du stylet n'est ni aussi évident ni aussi aisé. Écrire est un travail de longue haleine et d'autant plus long que ce qui est à écrire est lui-même long.

La mise par écrit est une chose difficile à concevoir, car non seulement peu de personnes étaient capables de lire et d'écrire, mais encore la nécessité d'un tel aide-mémoire n'était pas clairement perçue par ceux-là même qui pouvaient prétendre y trouver un avantage, les rois, les grands et les collègues de prêtres. Il était plus commun de graver une stèle pour commémorer un événement que de penser à mettre tous les événements par écrits sur un support plus malléable et d'une utilisation plus fréquente. Pour y parvenir, il aurait fallu que l'écriture ne coûte pas un prix exorbitant et qu'il y ait un corps suffisamment important de personnes capables de lire et écrire.

Les supports qui sont parvenus jusqu'à nous ne sont pas toujours en bon état. Les tablettes de terre cuite sont cassées, fêlées, fissurées, des morceaux de colonnes ou de lignes manquent. Les papyrus sont rognés, coupés, lavés, déchirés... Des milliers de textes nous ont été pourtant transmis sans pour autant que nous possédions l'intégralité de chaque histoire. Chaque nouvelle découverte nous autorise à lire un petit morceau supplémentaire, qui vient compléter ce que nous connaissions déjà ou une lacune ; mais en même temps elle nous fait découvrir une variante, que nous estimons due soit à une mauvaise copie, soit à une autre vision du récit jugé alors plus ou moins complet. Certaines variantes sont aussi le fait de la mise par écrit du même mythe par une cité voisine, concurrente ou soumise. L'épopée de Gilgamesh se trouve complétée par les versions babyloniennes, ninivites et même hittites qui nous sont parvenues dans un état correct, piètre ou franchement mauvais. Quelques morceaux en ont été découverts dans la forteresse de Massada, écrits en hébreu et contenant des variantes pour les passages lisibles. Des versions distinctes ont facilité la reconstitution d'une grande partie de l'épopée que les diverses tablettes retrouvées en un seul endroit ne nous auraient jamais permis de lire. Il faut aussi tenir compte, pour les diverses versions, des tensions ayant pu exister entre les temples et les palais. L'Égypte en donne un bon exemple avec la puissance de certains clergés qui souhaitaient imposer ses vues religieuses et auxquels notamment se heurteront les successeurs d'Akhnaton. Il devait exister d'autres tensions par exemple entre le temple d'une ville et les temples des villes voisines, tensions au niveau de la récitation du mythe ou de sa mise par écrit. Une tension a existé entre les diverses théologies des cités grecques et le temple de Delphes, notamment quand il est devenu le centre de l'amphictyonie sous l'égide d'Athènes. Le mythe d'Œdipe en a souffert pour aboutir au récit que nous possédons aujourd'hui, certainement fruit d'une relecture partisane destinée à contrer une ville qui montrait sans doute un mauvais vouloir et une présence politique jugée inopportune, Thèbes. Nous sommes

dans le domaine des hypothèses, mais elles peuvent expliquer nombre de ce que nous appelons des variantes. Il y a eu les tensions politiques, mais il y a aussi eu entre les cités des tensions religieuses qui pouvaient se manifester par les notations différentes d'un même mythe localisé en des lieux différents avec des héros qui exécutent des exploits identiques mais qui agissent différemment, c'est l'exemple d'Héraclès et de Thésée, héros aux exploits identiques, présentés très différemment, mais l'un est un héros argien et l'autre un héros athénien.

Ni les rois, ni les prêtres, ni les scribes n'ont fait de longues recherches pour établir les textes, car ils étaient déjà les dépositaires de ces mythes dont ils contrôlaient les narrations qu'en faisaient les « récitants professionnels » dirons-nous. Nous reverrons cette question en regardant la transmission orale des récits mythologiques. Les scribes qui ont mis par écrit connaissaient parfaitement les récits ou les écrivaient sous la dictée ; il n'y a pas eu d'enquête comme celles menées au XIX^e siècle ou encore au XX^e en Afrique noire pour éviter la perte de ces récits que racontaient les griots, véritables mémoires de l'Afrique, tant du point de vue des mythes que du point de vue de l'histoire ou des généalogies.

La rédaction

L'enseignement mythologique reste plongé dans un univers connu à quelque époque que les récits aient été mis par écrit. La plupart de ces récits faisaient l'objet de récitation purement orale par des récitants qualifiés : Homère en est un exemple connu auquel il faut retirer la paternité de l'*Illiade* et de l'*Odyssée* qu'il s'est contenté de réciter et d'aménager en fonction de ses auditoires ou encore dont il a maintenu et conservé les aménagements de ses prédécesseurs. La christianisation va modifier la façon de présenter ces récits en en supprimant toute une partie religieuse qui ne peut pas se rattacher aux évangiles et à Jésus-Christ. C'est le cas du récit de la naissance de Merlin, qui est réputé naître d'un diable, puisque le dieu païen, certainement l'équivalent gallois du Mac Oc Irlandais, qui correspondait à cette naissance d'un être doué de seconde vue, ne pouvait être chrétiennement parlant qu'un démon. La naissance de Merlin peut être rapprochée de celle de Persée, mis au monde par Danaé, engrossée par Zeus au moyen d'une pluie d'or, métal qui nous ramène à une des figurations du Mac Oc irlandais. Les récits des chevaliers de la Table Ronde répondront aux mêmes principes et le cycle arturien peut se terminer à Jérusalem, avec l'achèvement de la quête du Graal, devenu par christianisation le calice qui a recueilli le sang du Christ, mors de sa passion. Une telle récupération ne paraît pas avoir été possible à en juger par les usages romains en matière de crucifixion. Nul ne pouvait approcher des corps des suppliciés et encore moins, recueillir quoi que ce soit venant de leurs corps voués à la pourriture sur la croix. La légende du Graal, calice ayant recueilli le sang du Christ constitue une adaptation christianisée d'un objet sans rapport avec le christianisme. Jérusalem, ville conquise par les croisés, est déjà un lieu semi-mythique pour les chrétiens comme le Graal, devenu calice et qui aurait servi à la sainte Cène. Cette coupe a plus ou moins perdu sa référence de chaudron de vie mythique – comme celui retrouvé à Gundestrup au Danemark – par lequel les guerriers morts ou blessés au combat retrouvaient vie, santé et vigueur. Mais ce chaudron était aussi le dispensateur de tous les biens nécessaires pour la vie de tous les jours. La potion magique d'Astérix n'est qu'un détournement outré de ce chaudron pour le plus grand amusement de ses lecteurs. L'épopée irlandaise ne nous livre pas son contenu dans son récit de la seconde bataille de Mag Tured où est racontée la capacité de rendre la vie aux morts et la santé aux blessés en les plongeant dans un grand chaudron dans la lutte permettant aux Tuatha De Danann contre les Fomoré. Le cratère à la grecque, qui a servi à la Cène, s'est transformé en calice médiéval. Le calice qui servait à la messe a recueilli le sang du Christ sur la croix, par une confusion entre les paroles du Christ à cette même Cène et le sang qui a

coulé de ses plaies sur la croix¹. Le cratère qui a servi à la Cène ne ressemblait pas au calice du Moyen Âge, ni par la forme, ni par le contenu. Nous avons là une image parlante des déformations que peut subir une histoire utilisée dans un mythe : tout y est rapporté au mythe et le chaudron de vie a perdu toute réalité et n'est même plus mentionné, oublié et remplacé par un autre élément tout aussi prestigieux, sinon plus à l'époque de la mise par écrit des récits de la Table Ronde. Ainsi christianisé, le Graal ne peut plus être trouvé qu'à Jérusalem où devra se rendre le dernier héros, Galaad, Jérusalem plus mythique que ville réelle. La christianisation de ces récits, mis par écrit au XIII^e siècle, obscurcit leurs visées initiales mais ils présentent encore les règles antiques applicables aux guerriers, principaux personnages et bénéficiaires de ces histoires mythologiques, présentées sur un mode romanesque. Le chevalier médiéval a conservé une partie des qualités du héros mythologique, mais la christianisation a agi sur deux niveaux : ce qui ne pouvait plus être raconté, car cela aurait relevé du polythéisme ou d'une vision non-chrétienne, les auteurs ne voulaient pas l'écrire de peur d'être taxés d'idolâtrie. Ces auteurs ont pratiqué les transpositions nécessaires, de sorte que les chevaliers de la table ronde portent les noms des dieux gallois, en accomplissent les exploits présentés comme exploit de chevalerie pour ne pas heurter les susceptibilités de l'Église en la matière. Des hommes d'Église, comme le chanoine Danois, Saxo Grammaticus, pourront se permettre d'écrire les vieilles légendes, qui sont des mythes conçus et racontés comme l'histoire du pays avant l'histoire historique.

L'imagerie celtique est différente de celle grecque et romaine. Les lieux, sauf ceux situés sur l'île d'Irlande, ne sont pas nommés mais décrits d'un trait spécifique. *Revenons sur le chaudron de vie* ; la découverte intérieure de chacun devait se dérouler au cours d'un voyage en mer qui représente en fait les tribulations de la vie. C'est le mythe de l'île de Thulé, accessible par voie de mer uniquement en tant qu'île. Mais Thulé est aussi symbole de jeunesse éternelle et n'hésitons pas à l'appeler Paradis ; son autre nom c'est Avallon ou l'île des pommes, et pourquoi pas des pommes d'or, identiques à celles du jardin des Hespérides. Ces mêmes pommes que mangeaient régulièrement les dieux nordiques pour ne pas vieillir. Le jour où elles sont ravies, les dieux apprennent ce qu'est la vieillesse. Le voyage pour atteindre l'île mythique est comparable à ceux du moine irlandais Saint Brendan ou au voyage de Bran. La christianisation a fait son œuvre sur les relations de tous ces voyages maritimes fabuleux des celtes. L'hellénisme connaissait tout autant ces voyages multiples sur la mer, à la recherche de fins moins précises, ou plutôt moins précisées. L'*Odyssée* représente la même quête que celle de Saint Brendan, tous deux cherchent la même chose : ils sont en quête de l'immortalité, tout comme Gilgamesh parti en bateau retrouver le Noé mésopotamien, Uta-Napishti qui était devenu immortel mais a donné à Gilgamesh le remède de la plante d'éternelle jeunesse. Or il existe parmi les îles celtes une île de l'éternelle jeunesse. Si le voyage de Saint Brendan a donné lieu à une littérature moins répandue que celle sur l'*Odyssée*, c'est que les celtes n'ont pas bénéficié du même engouement que l'antiquité grecque et romaine à la Renaissance ou que l'Égypte ancienne après Champollion. La Mésopotamie recevra elle aussi plus d'audience que les recherches sur les celtes à la fin du XIX^e siècle.

Ce détour par les images de récits celtes christianisés permet de voir comment s'enracine la rédaction d'un mythe au sein du peuple qui le porte et le développe. Certains ont voulu y voir une œuvre de mémoire, de mémoire collective. Si c'était le cas, les récits seraient composés de morceaux d'histoires véridiques et aucune toile de fond événementielle ne serait nécessaire pour permettre une compréhension plus aisée du mythe. Si c'était le cas, les personnages seraient beaucoup plus facilement identifiables qu'ils ne le sont. Les événements décrits seraient relatés autrement, en fonction de ce qui aurait été connu de faits réels, les personnages seraient dépeints d'après leur histoire personnelle et les lieux seraient aisément identifiables. La naissance de Sargon,

¹ Ceci ne remet pas en cause les paroles du Christ à la cène, mais le Graal devient une interprétation réifiante d'une réalité spirituelle autre.

roi d'Akkad, qui est porté sur le fleuve jusqu'au palais du roi en titre et que recueille le jardinier du roi pour l'élever "discrètement" chez lui appartient au mythe et non à l'histoire véridique et matériellement vérifiable de ce roi, élevé dans sa jeunesse pour recevoir le rang de roi. Le véritable roi Sargon n'a jamais connu de venue au monde ni redoutée ni cachée, ni de voyage sur un fleuve, Tigre ou autre, dans sa petite enfance. Mais il a pu recevoir son éducation de roi chez le chef des jardiniers du roi, car cet homme-là était un haut dignitaire en charge de la fonction d'enseignement au sein du palais, même si son titre laisse croire à une position plus vile ou plus servile. A titre de comparaison, Le Nôtre qui a créé les jardins du château de Versailles à l'époque du roi Soleil, n'y a sans doute pas autant bêché et planté de lui-même que les ouvriers embauchés pour exécuter les jardins qu'il avait créés. Il en a conçu les dessins, il a imaginé les plants et les essences à y planter, les endroits où les installer selon ses plans, les bassins et les autres pièces d'eau. Le jardinier du roi du prédécesseur de Sargon II était dans doute un grand officier qui avait la charge de surveiller les jardiniers et l'arrivée des légumes et des autres nourritures que le roi tirait de ses diverses fermes et de ses taxes perçues en nature. Il devait veiller à l'approvisionnement de la famille royale, de celles des grands officiers, de la cour et du palais, en vivres régulières. L'approvisionnement pouvait s'élargir à d'autres corps, temples, collèges de prêtres et leurs familles, les écoles... C'est une charge qui n'est pas celle d'un simple jardinier comme on se complaît à le présenter, mais plutôt d'un intendant, d'un véritable ministre, économe de la maison royale. La formulation mythique présente Sargon immédiatement comme le futur roi sans erreur possible en plaçant sa nacelle bitumée et correctement agencée sur le fleuve local. Il n'était pas alors nécessaire d'en dire plus sur sa véritable naissance, car la figure mythique suffisait à la caractériser. Aujourd'hui, nous serions plus tentés de parler de la date anniversaire de la naissance, mais une telle date ne comptait pas dans l'antiquité et l'aura dont on pouvait revêtir la naissance reflétait beaucoup mieux l'importance qu'on voulait donner au héros de l'épopée ou au personnage bien réel de l'histoire. Les présentations peuvent ainsi se présenter sous des jours très proches, d'un endroit à l'autre de la planète. La naissance du Christ chez St Matthieu ressemble énormément à celle du futur Bouddha. L'un n'a pas copié l'autre, c'est une erreur commune, mais les deux auteurs qui ont rapporté la naissance de l'un et de l'autre ont utilisé le même schéma qui montre la grandeur spirituelle de celui qui vient au monde. Quant à donner la date de la naissance, c'est une précision en dehors de tout contexte spirituel et elle ne mérite aucune attention spécifique.

Achille est l'exemple même du guerrier accompli auquel ne manquent ni courage, ni force, ni esprit de décision, ni vigueur au combat... mais qui possède néanmoins comme tout homme, même quand on est un guerrier accompli, un point faible. Ce point est matérialisé dans le mythe par la main de sa mère qui a plongé son enfant dans le Styx et lui a fait acquérir l'invincibilité en le tenant par le talon pour l'y tremper : c'est le talon d'Achille. Tous les autres héros ont aussi un point faible, indiqué différemment, mais dont la fonction est semblable : le héros reste mortel et en tant que guerrier il doit mourir sous le coup d'une arme de guerrier. Siegfried se baigne dans le sang du dragon qu'il a tué pour rendre son corps dur comme l'acier et être invincible, mais la feuille tombée d'un arbre laisse sur son corps une place que le sang du dragon ne couvre pas. C'est à cet endroit qu'il recevra le coup de lance fatal qui le perdra. Batraz, héros ossète, invincible et au corps d'acier trempé, connaît une faiblesse au genou. Au cours d'un jeu il devra renvoyer avec les jambes la roue lui sera lancée et elle lui causera une blessure au genou entraînant la déficience du héros puis sa perte. Cuchulainn, héros irlandais, est soumis à des interdits, les geis, ne pas fuir au combat et ne pas refuser un repas, lesquels mis en conjonction interdisent au héros une action qui le sauverait de la mort qui s'annonce mais il ne refuse pas pour ne pas enfreindre les interdits que comporte toute vie de guerrier. Ces interdits sont les limites auxquelles il se soumet, puisqu'il les a choisis lui-même. La présentation des héros, leurs exploits, leur conduite revêtent des formes caractéristiques qui permettent aux auditeurs des mythes de reconnaître le héros dans ses actions et de déterminer ses capacités, ses hauts faits, ses exploits, mais aussi ses chutes et ses errements.

Enfin, la rédaction est aussi le dernier moment auquel le mythe est confronté à son oralité. Écrit, il perd ses facultés d'adaptation puisqu'on pourra retrouver dans l'écrit le texte initial. Il n'y a pas de version canonique d'un récit purement oral. Chaque récitant a la faculté d'actualiser son récit pour l'auditoire qu'il a devant lui. Une exception doit être néanmoins mise en évidence : le texte liturgique, c'est-à-dire utilisé lors de cérémonies officielles, doit être toujours identique, mais ce texte peut varier selon les rois et les époques. Certains textes mis par écrit, comme par exemple l'épopée de Gilgamesh, nous montrent qu'il en existait des versions et des recensions très différentes selon les époques et les traductions qui circulaient. Les morceaux épars retrouvés en divers endroits nous permettent de reconstituer une épopée qui n'était peut-être pas celle des Babyloniens ou encore, moins celle des Sumériens. La première mise par écrit de mythe a eu pour raison d'être de servir comme aide-mémoire à ceux qui ne sont pas des récitants attirés comme les aèdes, les bardes, les scaldes.... Les prêtres des temples ou les rois qui réciteront ces longs récits lors de certaines fêtes n'ont pas cette mémoire parce qu'elle est occupée par d'autres pensées. Ils ont appris ces récits mais un trou est toujours possible et il leur faut un écrit avec lequel ils puissent suivre ce qu'il énonce et s'assurer qu'ils n'ont rien oublié, bien qu'ils l'aient appris par cœur et ressassé depuis leur plus tendre enfance. Les récitants ordinaires connaissent les récits et sont capables de les actualiser en fonction de l'époque, des événements, des lieux, des auditoires. Le *Kalevala* qui a été recueilli au XIX^{ème} siècle présente des allusions non voilées à l'Allemagne, à l'Estonie et à la Russie. Ces trois pays ont remplacés la Suède qui n'est plus même mentionnée. Cela ne signifie pas que les pays cités aient eu une influence sur les chants du *Kalevala* mais que les récitants ne pouvaient pas s'abstraire de ces pays fournisseurs d'armes, de métal et de denrées diverses dont tous les auditeurs connaissaient la provenance. L'actualisation est permanente et l'*Illiade* en est sans doute la plus belle illustration : la guerre autour d'Ilion n'est pas la guerre de Troie. Ilion a été assimilée à Troie qui a connu un siège fameux pour des raisons que nous ne pouvons pas appréhender en l'absence de toute tradition historique écrite sur ce sujet. Nous ignorons l'histoire de ces régions grecques antiques à cette période. Ce siège fameux a remplacé un autre événement antérieur inconnu parce qu'il était encore plus parlant aux oreilles des Grecs qui constituaient les auditoires antérieurs des aèdes. Ces derniers n'écrivaient rien : Homère n'a jamais rien écrit, d'autant plus qu'il était aveugle, dit-on. Aucun aède n'aurait accepté de mettre par écrit ce qu'il savait si bien réciter et si bien aménager. Mais la guerre de Troie a trop d'affinité avec la bataille mythique indienne du Kurukshetra pour y voir une bataille réelle ou réaliste autour d'une ville qui avait sans doute très mauvaise réputation, entretenue par les récits savamment placés sur la tête de Laomédon, roi de cette ville, roi réel peut-être, mais beaucoup plus sûrement roi mythique, même si un roi réel en a porté le nom, sans accomplir ce qu'en dit le mythe.

L'oralité qui s'est perdue aujourd'hui utilisait des moyens mnémotechniques parfaitement au point et les récitants pouvaient emmagasiner des quantités qui nous paraissent aujourd'hui impensables, voire impossibles. Un roman, intitulé *Racines, Roots* en anglais, raconte l'histoire d'un esclave noir qui recherche ses origines. Il finit par arriver en Afrique et par dénicher le griot qui énonce la généalogie d'une famille. Kunta a disparu un jour alors qu'il allait dans la forêt chercher du bois pour fabriquer un tambour. Ce n'est qu'un roman, mais la faculté des Griots à mémoriser de longues généalogies existaient encore il y a peu. Celle de Kunta est inventée, mais le rôle du griot subsiste bel et bien.

Date de mise par écrit

Le point principal est de déterminer à quelle époque les mythes que nous connaissons ont été mis par écrit. Si les mythes égyptiens ou assyro-babyloniens qui nous sont parvenus principalement sur papyrus ou tablettes de terre cuite sont d'une antiquité certaine, la plupart des mythes des autres pays ont été mis par écrit beaucoup plus récemment et le plus souvent aux

premiers siècles de notre ère. S'il semble que l'histoire de Remus et Romulus ait été conçue au IV^e siècle av. JC et les formulations que nous en possédons remontent aux premiers siècles av. ou ap. JC. La mise par écrit des mythologies grecques remonte du II^e au IV^e siècles ap. JC. Les pièces de théâtre des grands dramaturges grecs, Eschyle, Euripide ou Sophocle ne nous font pas entrer véritablement dans les mythes mais il en fallait une connaissance suffisante pour donner aux personnages une situation, des caractères ou des motivations à leurs actions, acceptables, même si situations, caractères et motivations s'écartaient franchement des conceptions que donnait le mythe à ces mêmes éléments. Nous estimons que les deux épopées majeures de la Grèce, l'*Illiade* et l'*Odyssée*, ont été fixées par écrit au VI^e siècle av. JC ; Pisistrate aurait fait ajouter le chant de la Dolonie à l'*Illiade* et ce fait nous indique une époque de mise par écrit de cette épopée, mais nous ne possédons pas de textes de ces époques anciennes. La grande majorité des textes et des commentaires qui nous ont fait connaître les récits mythologiques datent des premiers siècles de notre ère et ont été écrits par des érudits qui n'y croyaient plus le plus souvent. Leurs écrits nous sont parvenus sur des supports encore plus récents. Les grands textes de l'antiquité sont contenus dans des manuscrits qui remontent guère avant le VIII^{ème} siècle ap. JC et le plus souvent sont encore postérieurs à cette période. Les mythologies celte et nordique ont été rédigées par des prêtres ou des moines chrétiens, soit parce qu'ils avaient envie de faire connaître au monde les anciennes croyances des peuples dont eux-mêmes faisaient partie, soit qu'ils ne voulaient pas laisser dans l'oubli ces récits qui faisaient encore vivre ces peuples dont ils avaient charge d'âmes et qui constituaient le plus gros de leurs traditions vivantes, soit qu'ils voulaient informer leurs successeurs des traditions orales de leurs ouailles sans avoir à les interroger sur ces récits qu'ils ne souhaitaient pas continuer d'entendre raconter. Les mythes irlandais ont été écrits entre le VI^e et XI^e siècles après JC, le plus souvent par des moines irlandais qui ne voulaient pas se laisser perdre ces vieilles légendes avec lesquelles ils avaient vécu leur jeunesse. Les écrits les plus récents ont bien entendu subi une forte christianisation. Les mythes nordiques ont été mis par écrit plus tard encore grâce à des lettrés, chanoines ou seulement lettrés, qui devaient faire face aux récits encore racontés dans les veillées et les longues soirées d'hiver, quand le soleil ne se montre que quelques heures dans le milieu de la journée. La récitation de ces mythes s'opposait à une christianisation profonde du peuple.

La *Bible* ne fait pas exception et sa mise par écrit est certainement beaucoup plus récente qu'on ne veut l'admettre. Il existe sans conteste des morceaux anciens, mais nous ne possédons pas d'écrits antérieurs au II^e siècle av. J-C. La date à laquelle remonte ces récits est indéfinissable et peut dépasser le IX^e siècle av. J-C. Ils contiennent des éléments antiques correspondant à une époque très reculée mais qui n'a connu aucune mise par écrit de l'histoire de Canaan. Vouloir déterminer l'existence de rouleaux écrits à l'époque présumée de David ou Salomon, reviendrait à avancer un peu plus l'époque de la création de l'écriture et à conférer une réalité historique aux règnes bibliques de David et Salomon et à ce qui a été conçu de façon purement mythique et écrit selon les schémas mythologiques. Les récits anciens de Canaan ont été intégrés au sein des divers livres de la *Bible* au fur et à mesure de leur écriture. S'ils nous renseignent sur certains détails de l'époque de leur première mise par écrit, ils ne suffisent pas à composer un livre d'histoire vraiment ancienne. Tous les livres de la *Bible* ont été revus, relus, repensés et réécrits pendant et après l'exil et nous ne connaissons que les dernières éditions, après relectures, corrections et mises en cohérence. Les découvertes de Qumrân et des autres grottes nous ont fait connaître des textes, qui, s'ils n'ont pas été intégrés dans ce corpus qui s'est par la suite appelé *Bible*, nous tracent des récits intermédiaires démontrant la vitalité de la pensée religieuse et des capacités d'auteurs inconnus à mettre un même récit au goût du jour. Nous avons pu l'apprécier grâce aux différents rouleaux d'époque différente et rapportant un même récit. Tout ceci ne supprime pas les erreurs, les omissions, les incohérences, les invraisemblances et les contradictions, comme si nous étions en présence d'écoles différentes ou d'éditions partielles ou parallèles. Ceci est d'autant plus vrai que la

Bible n'est pas un livre unique, mais un ensemble de livres distincts réunis dans un même corpus bien plus tard. Des éditions séparées d'un même livre ont donc pu être jointes dans une même édition et le dernier éditeur a jugé opportun de régulariser ces récits, de les mettre bout à bout et les commentateurs ont cherché par la suite quelles explications différentes donner à ces récits parallèles. En un mot, la *Bible* que nous possédons ne remonte pas au-delà du V^e siècle av. JC pour les parties les plus anciennement mises par écrit, tout en ne perdant pas de vue que nous ne possédons aucun texte, ni morceau de texte de cette époque relativement proche. Les passages antérieurs ont été intégrés dans les textes que nous connaissons avec un sens qui correspondait à celui de la réécriture ou de la relecture mais non au sens initialement voulu par ses auteurs. Les auteurs se sont inspirés de ce qu'ils connaissaient ou des textes qu'ils avaient sous les yeux, s'ils en avaient, pour écrire les récits anciens qu'ils savaient réciter et qu'ils convenaient d'écrire afin de ne pas perdre ces vieilles connaissances ou bien afin de diffuser à partir de ces récits anciens une lecture nouvelle conforme à l'interprétation qu'ils estimaient convenable de leur donner, sans s'arrêter au sens antérieur et aux allusions que le peuple connaissait si bien.

Les récits avant et après l'écriture

Les récits antérieurs à la mise par écrit

Quels étaient donc les récits racontés avant la mise par écrit considérée comme définitive, qu'il s'agisse des textes bibliques ou des autres mythes grecs, celtes, perses ou autres ? La question est insoluble. Sujet ardu car le récit mythologique avec ses diverses composantes fait appel à plusieurs éléments dont le premier est, le plus facile à comprendre, la mémoire, qui a en conservé les éléments. La transmission de récits, de données, de réflexions, de généalogies se faisaient oralement. Ces mythes étaient chantés, récités, mimés, joués, accompagnés d'instruments de musique... L'établissement de la version définitive a vu la mise en œuvre d'autres moyens qui font qu'une seule mémoire devient insuffisante à tout expliquer : la transmission du thème et des variations qui en résultent, les explications et la rationalisation, notamment pour les mythes grecs, l'intervention de corps de prêtres ou d'inspirés, la transcription pour le compte de tiers par traduction par exemple, les pertes de compréhension et les transformations des buts du mythe par une relecture superficielle et enfin, l'interprétation en fonction de données nouvelles inconnues ou méconnues lors de la conception du mythe. A tous ces points il convient d'ajouter que chaque lieu, chaque événement, chaque localisation et chaque personnage subissent des variations en fonction des auditoires. En outre, chaque région avait sa propre pratique et ses propres variations, chaque pays avait ses héros dont les noms différaient, peut-être de peu, d'avec les noms des héros des régions avoisinantes. Il y avait certainement un esprit de clocher auquel nous ne pouvons pas tout rapporter mais qui expliquerait notamment les variantes ou les doublets des récits. La vie de David tant que Saül est roi comporte une dualité d'histoires réunies en seul bloc, alors qu'elles se rapportent à deux séries de récits colportées séparément dans chacun des deux royaumes qui prétendaient compter ce roi dans son histoire. Y avait-il une version canonique et des variantes ou bien tout était-il variante ? Il n'y avait pas de version canonique pour la seule raison qu'il n'y avait aucune autorité chargée de surveiller les récitants en dehors des pays où les rois ou les prêtres étaient suffisamment puissants et nombreux pour exercer une telle surveillance. Mais d'un pays à l'autre, la version retenue pouvait être différente, car le roi ou le grand-prêtre préférerait telle ou telle version. Rien ne nous permet de décider.

Les textes les plus anciens, comme les tablettes cunéiformes par exemple, nous instruisent de mythes divers qui ne présentent pas des récits aussi suivis que ceux que nous avons traduits. Le plus souvent les récits ne sont pas réunis mais les tablettes distinguent plusieurs histoires séparées

qui ont été rassemblées postérieurement pour former une épopée entière, celle que nous connaissons. Si nous en suivons facilement les histoires, nous ne comprenons pas leur finalité. Nous parlons facilement d'Uta-Napishti ou d'Atrahasis en raison notamment des comparaisons évidentes avec les récits bibliques du déluge. Si nous prenons les divers récits de Baal, découverts à Ougarit, notre compréhension disparaît et est beaucoup moins grande, car nous sommes beaucoup plus pauvres en comparaison. Nous ne voyons pas où ces mythes veulent nous emmener, même si nous avons quelques possibilités de comparaison. Notre compréhension des mythes égyptiens résulte moins des comparaisons que de l'abondance des textes écrits dans les temples ou les tombes de toute époque, etc. Enfin, il faut ajouter que beaucoup de grands récits ont été mis par écrit sur le tard, qu'il s'agisse par exemple des mythes nordiques ou des mythes irlandais. Les versions complètes ou restreintes - nous ne pouvons le déterminer - ont en même temps subi les difficultés d'une transcription dans un environnement chrétien qui refusait de rendre vie à ces croyances. Les récits de la mythologie grecque nous sont parvenues grâce à des prêtres païens qui les ont mis par écrit avant une christianisation plus complète de la société et avant la fermeture des temples. Prêtres et lettrés ont encore pu consulter des ouvrages anciens qui ne nous sont pas parvenus. Mais ces mêmes ouvrages anciens étaient-ils si anciens ? Remontaient-ils au IV^e siècle av. JC ou moins pour les plus antiques ? Néanmoins, ces personnes connaissaient encore la mythologie antique et une partie de la théologie correspondante même s'ils ne nous ont pas livré la totalité de leurs connaissances. Les récits ont été présentés comme historiques comme si l'historicisation était devenue nécessité et leur transmission se limitait aux lettrés suffisamment fortunés, capables de lire et de posséder une bibliothèque ou de copier des manuscrits. Le peuple devait se contenter des aèdes, chanteurs et conteurs ambulants comme il en a existé pendant si longtemps. Ces acteurs et conteurs ambulants expliquent la formation de nos contes dits populaires, qui maintiennent une partie des mythes, le plus souvent avec les explications en moins et une recrudescence du merveilleux. Comme il n'était pas question au Moyen Age de recueillir les diverses épopées encore chantées par les bardes locaux, chez les paysans qui continuaient de pratiquer le paganisme, les lettrés d'Église, les laïcs ou les moines qui les ont colligés ont toujours prétendu le faire pour contrecarrer les chanteurs qui les colportaient de fermes en fermes, de villages en villages. C'est ce qu'invoque Saxo Grammaticus quand il met les récits des mythes nordiques par écrit. Les mythes ainsi écrits constituent le plus souvent un corpus unique duquel nous n'avons aucun moyen de nous écarter en l'absence de toute autre source. Par exemple, l'histoire des danois de Saxo nous interroge car nous ignorons quelles étaient sources auxquelles Saxo avait accès, pour comprendre les comparaisons avec les mythes des régions proches. Il y a certes les contes, mais bien qu'il s'agisse de bribes de mythes colportés de façon populaire, ils sont composés de morceaux souvent trop petits et trop découpés, ils ont abandonnés des péripéties, peut-être les moins merveilleuses, mais qui étaient nécessaires à la compréhension du mythe, au profit du pur merveilleux, pour nous rendre encore compréhensibles les anciens mythes du substrat, sans compter les aménagements qu'offraient chaque conteur, les changements de région, d'auditoires et les événements qui émaillaient la vie des populations et qui pouvaient servir de prétexte à un changement de formulation.

Version canonique et variantes

A l'époque des diverses mises par écrit, il existait plusieurs versions d'un même mythe dues aux divers endroits d'où provenaient les divers mythes mis par écrit. Quand les successeurs de Mahomet ont voulu mettre le Coran par écrit, ils n'ont retenu de chaque sourate qu'une seule version qu'ils ont obligé à suivre. Ils ont fait disparaître les autres versions et ceux qui osaient encore les enseigner malgré la version officielle. Il ne devait y avoir qu'un seul Coran et à côté il existe une multitude de faits et dits du prophète, les hadîts, qui n'y ont pas été intégrés mais qui conservent néanmoins une certaine valeur. Les mythographes n'avaient pas de telles prétentions et

ont pu recueillir diverses versions ou faire appel à des traditions différentes. Nous le voyons bien avec l'histoire romaine des origines où Tite-Live et Plutarque, par exemple, ne suivent pas exactement les mêmes données et n'en donnent pas sur tout les mêmes explications. Mais à partir d'une certaine époque, nous avons souvent décidé que tel ou tel récit fournissait la seule version originale du mythe, omettant les autres traditions tout aussi valables, mais qui ne l'abordaient pas sous le même angle.

Ainsi, il n'est pas possible de s'en tenir à une version écrite déclarée définitive et seule complète en tant que version canonique ; c'est une erreur manifeste de raisonnement. Toute version canonique suppose un usage précis. La *Bible* connaît plusieurs versions canoniques : le texte massorétique, tel que les rabbins ont commencé à le fixer vers le II^e siècle ap. JC jusqu'au X^e siècle, la Septante, traduction en grec de la *Bible*, mais version existante au II^e et I^{er} siècles avant JC et la Vulgate, traduction latine publiée au XVI^e siècle, d'après les travaux de Saint Jérôme sur des textes hébreux et antérieurs au canon massorétique, et achevée tardivement. Le premier texte est en usage chez les Juifs, le second chez les Grecs orthodoxes et le troisième dans l'Église catholique. Ici nous ne parlons que de l'*Ancien Testament*. À côté, nous avons connaissance de variantes sur certains passages, provenant d'origines diverses, mais ces variantes plus ou moins importantes ne font pas partie du corpus canonique ou officiel. Divers lettrés juifs ont cherché à traduire de nouveau la *Bible* aux premiers siècles ap. JC sans suivre la traduction de la LXX et les restes de leurs travaux qui sont parvenus jusqu'à nous nous montrent parfois des lectures du texte hébreu, divergentes de celles que nous avons retenues. Il existe aussi des sources bibliques parallèles et diversifiées qui ne comportent pas exactement les mêmes récits et qui contiennent même des explications ou des commentaires. L'exemple le plus simple est celui de Flavius Josèphe, qui au I^e siècle après JC a rédigé toute une histoire du peuple hébreu, les antiquités juives, non pas de tête, mais à partir de toute une documentation qu'il possédait ou à laquelle il avait facilement accès. Josèphe a donné des récits qui n'avaient plus cours pour ne pas dévoiler entièrement les récits de la religion des Juifs, mais il a pourtant rapporté des traditions existantes à son époque et courantes parmi des Juifs lettrés, même si ces versions n'ont pas été retenues dans le canon des textes bibliques. Nous avons avec cet auteur l'image même de versions différentes de celles que nous connaissons habituellement, mais il en existe d'autres encore dans les découvertes de Qumrân. En effet l'ensemble des textes découverts, y compris dans les grottes fouillées de façon systématique, nous a fait découvrir que ce que nous considérons comme affabulation constituait des variantes inconnues jusqu'alors, mais anciennes. Ainsi les divergences relevées jusqu'à présent avec le Pentateuque samaritain deviennent des traditions existantes dans les deux premiers siècles av. JC et parfaitement répertoriées. Il n'y a aucune fantaisie dans ces textes, ni aucune volonté de se démarquer, mais au contraire, le maintien d'une tradition réputée pour ses tenants encore plus ancienne que celle retenue par les Juifs massorètes². De même certaines visions des textes de Qumrân correspondent aux visions de Josèphe, sans compter tous les autres textes que nous avons eu la surprise de lire.

Un second exemple fera encore mieux ressortir les divergences possibles. Au III^e siècle av. JC Ptolémée II a demandé que les livres sacrés des Hébreux soient déposés dans sa bibliothèque d'Alexandrie et en a donc réclamé une traduction en langue grecque. Pour d'autres, il s'agirait d'une traduction établie en grec pour les besoins des nombreux Juifs qui ne parlaient plus l'hébreu et utilisaient seulement le grec, tant dans la vie courante que dans leur vie religieuse à Alexandrie. Peu importe la légende créée autour de cette traduction par 70 personnes d'où le nom de Septante

² Les massorètes sont les juifs pieux et souvent des rabbins, qui ont relu la totalité des textes bibliques et y ont introduit un système de lecture contenant les voyelles qui n'étaient pas écrites. Pour ne pas modifier le texte, les voyelles sont placées sous les lettres sous forme de points et de traits et de leurs combinaisons. Cette pratique a permis notamment de changer le sens des textes, dès lors que plusieurs lectures étaient possibles, les mêmes caractères étant susceptibles de plusieurs vocalisations différentes, donnant des sens différents, sans compter les difficultés de lecture d'un même texte.

(LXX) ; la traduction a été faite par plusieurs érudits juifs parlant grec qui ont traduit les textes en grec de façon concordante et ainsi les demandeurs qui voulaient vérifier la réalité et l'exactitude des traductions ont pu la constater à leur plus grande satisfaction. On peut comparer cette façon de faire à une histoire très moderne qui confirme le système retenu pour la traduction de la LXX. Après le début du déchiffrement des caractères cunéiformes, la Royal Society de Londres avait au milieu du XIX^e siècle pratiqué de même : elle avait remis le même texte tiré d'une tablette de l'époque concernée à plusieurs érudits qui prétendaient pouvoir déchiffrer ces caractères et en donner le sens, et leur en avait demandé la traduction. Le résultat ayant été probant puisque les diverses traductions obtenues se correspondaient assez étroitement, la Royal Society de Londres en a déduit que ces caractères cunéiformes avaient bel et bien été déchiffrés. Ptolémée II avait précédé la Royal Society. Or la traduction de la Septante comporte les mêmes récits mais dans des rédactions pas exactement identiques à celles de la *Bible* juive, revue et corrigée par les rabbins massorètes à partir de la seconde révolte juive de 135 ap. JC. Les différences entre la version de la LXX et celle de la *Bible* hébraïque peuvent s'analyser de plusieurs façons : la première consiste à dire que les versions des textes traduits d'hébreu en grec par les premiers traducteurs n'étaient pas exactement les mêmes que ceux réunis ensuite dans le corpus canonique postérieur de la *Bible* juive, telle que nous la connaissons aujourd'hui. Une seconde s'appuie sur une traduction qui suivrait moins le texte que l'interprétation courante qui lui aurait été donnée, notamment quand celui-ci posait des difficultés de traductions. Le livre des Proverbes en serait l'exemple type. D'autre part, certains des textes à traduire étaient en cours de révision. Qu'est-ce qui a prévalu, le sens littéral du texte initial ou l'interprétation nouvelle à lui donner avec les corrections qui s'imposaient ? Parmi les livres de la *Bible* les plus récents ou les plus récemment édités, certains possèdent une version hébraïque brève et une version grecque longue. Laquelle est la meilleure : la version hébraïque supposée plus ancienne ou la version grecque supposée plus complète ? Selon le point de vue que l'on retiendra, l'assentiment portera sa préférence sur telle ou telle version. Les textes de Qumrân ont permis de vérifier que des versions contenues de la LXX étaient connues aux premiers siècles. On peut donc seulement affirmer que la LXX a retenu une version qui avait cours chez les Juifs dès l'époque de la traduction et il a même existé une fête annuelle juive pour célébrer la traduction en grec des livres saints, jusqu'au concile de Jamnia. Parmi tous les manuscrits repérés contenant des textes bibliques traduits en grec, il existe sur certains points des différences sensibles. Bien évidemment, il ne faut pas voir dans ces variantes des différences exagérées ou des contradictions, mais ces variations sont l'indice que le texte a évolué jusqu'au moment où les Chrétiens se sont emparés de la traduction grecque de la *Bible* et où les Juifs ont voulu se démarquer de l'interprétation chrétienne. On peut seulement dire que nos récits bibliques actuels présentent un argumentaire mis lentement au point. On peut supposer pour la *Bible* qu'au II^e siècle av. JC le prêtre Onias, qui officiait dans son temple d'Égypte à Léontopolis et qui ne jugeait pas valide la lignée des grands prêtres en place à Jérusalem, ne connaissait pas exactement les mêmes versions de l'écriture que ces grands prêtres honnis par lui ou qu'il refusait de suivre la version qu'ils utilisaient et en possédaient une autre qui avait bien évidemment sa valeur bien que divergeant sur des points mineurs mais grossis pour les besoins de la polémique. Un autre exemple peut conduire à mieux comprendre ces variations et ces corrections. La *Bible* mentionne qu'il n'y avait qu'un seul temple comme lieu de culte de tous les Juifs à quelques tribus qu'ils appartiennent. Comment des mercenaires juifs, installés au IV^e siècle av. JC à Philae à la solde des Perses, pouvaient-ils recevoir des subsides du grand prêtre de Jérusalem afin de reconstruire leur temple détruit par une émeute d'Égyptiens mécontents de leurs sacrifices de mouton, injures au dieu égyptien Khnoum à tête de bélier, dont le temple jouxtait le leur. Les mercenaires écrivent et reçoivent les subsides, sans difficulté semble-t-il pour reconstruire leur temple construit à Philae, loin de Jérusalem. Il s'agit bien d'un temple puisqu'on offre des sacrifices et non d'une synagogue. Nous sommes au V-IV^e siècles av. JC et l'existence de ces temples juifs hors de Jérusalem ne constituaient ni une gêne ni une anomalie aux yeux des juifs pieux, résidant en Judée. Les juifs qui résidaient hors de Juda pouvaient ainsi librement sacrifier à Iaô, dieu d'Israël.

Nul n'est, en mesure, en l'absence de textes complémentaires ou parallèles suffisamment importants, de vérifier quelles étaient ces autres versions qui nous sont cependant partiellement abordables par le biais d'un Josèphe ou par des traditions conservées par la Mishna, par les Targums, Qumrân, etc. Nous pouvons voir ainsi que certaines prescriptions contenues dans la *Bible* sont récentes, notamment l'unicité de temple, puisque le grand prêtre Yehoanan avait accepté de participer à la reconstruction de ce temple qui n'était pas à Jérusalem et dans lequel on offrait parfaitement régulièrement des sacrifices au seul dieu d'Israël.

Rationalisation

Interprétation a posteriori et relecture

L'interprétation a posteriori des mythes et la relecture qui en est la conséquence peuvent se traduire dans les faits de façon opposée : la relecture induit une modification du contenu ou un changement évident : la relecture fige le texte qui se trouve propulser au rang de version canonique ou bien la relecture donne une interprétation nouvelle au texte.

La première relecture entraîne une modification de la toile de fond, mais pas une modification du mythe lui-même. La modification consiste non pas en un changement de lieu mais en un lieu, en des personnages et en des événements figés. L'*Iliade* aurait très bien pu se passer près d'une autre ville, dans un autre pays achéen ou ionien. Et il existe bien d'autres batailles mythologiques, la plus importante étant celle du Kurukshétra qui met en présence Pandava et Kaurava, personnification complexe du bien et du mal. La plaine du Kurukshétra, le champ des Kurus (Kauravas) n'a pas de localisation vraiment précise pour être située en un endroit bien défini, et pourtant bien des lieux de l'Inde prétendent sans doute s'enorgueillir d'avoir vu se réaliser cette formidable bataille sur leur territoire. Certaines écoles indiennes ont même tenté de lui donner une date précise sur laquelle personne ne s'accorde évidemment, puisqu'il n'y a pas correspondance entre les faits historiques qui servent de toile de fond et le récit mythique. L'*Iliade* se déroule près d'Ilion, désignée comme étant la ville réelle de Troie en vertu d'une œuvre de mémoire antique. Les habitants de Troie s'appellent aussi les Teucriens, pirates redoutés des mers, comme plus tard les Cariens, habitants de la Carie avec comme principale ville Troie. Cette œuvre de mémoire antique aurait pu localiser cette même bataille en des lieux différents en vertu d'une mémoire encore plus ancienne, sans changer le sens théologique de cette épopée destinée aux guerriers. Beaucoup de ces batailles ont un relent eschatologique et l'*Apocalypse* fait aussi appel à une grande bataille entre les forces du bien et celles du mal, la bataille d'Harmageddon. Cette localisation sur le plus grand site militaire de la Palestine, la forteresse de Megiddo, qui contrôlait la route commerciale et militaire entre Damas et le delta du Nil, est l'image même du décor grandiose planté pour montrer le gigantisme de cette bataille eschatologique. Le site de Megiddo est suffisamment vaste et imposant pour donner une idée de l'ampleur des combats futurs. La localisation est à l'image de ce que veut raconter le récit mais en aucun cas n'est une précision géographique réelle ou réaliste.

Prenons encore l'exemple de l'*Odyssée*, qui a fait couler tant d'encre et a donné lieu à tant de recherches géographiques inutiles. Combien d'auteurs ont cherché à déterminer quelles îles et quels lieux avait réellement visités Odyssée, improprement appelé Ulysse, dans son voyage qui l'avait conduit sur les chemins de la plaine moutonneuse. Les localisations qui ont fait tant couler d'encre ont perdu leurs buts, car le principe du mythe n'est pas de donner un cadre local précis, mais une coloration permettant une localisation vague, rappelant à certains des souvenirs propres à laisser entendre que le voyage s'est véritablement déroulé sur une mer connue des anciens Hellènes. Strabon avait déclaré croire les localisations auxquelles se complaisaient déjà les recherches des Grecs si on lui indiquait le nom du bourrelier qui avait cousu l'outre des vents d'Éole. Si certains

noms sont cités dans les mythes, ils induisent en erreur, comme l'Etna, pour les uns, le Stromboli pour d'autres. Ces volcans sont naturellement le séjour d'Héphaïstos à cause des bouches d'où s'écoule de façon permanente de la lave incandescente et ils sont présentés comme la manifestation des fours de la forge. L'image est parlante, mais est-ce que cette image est le centre du mythe qui met en jeu *Odyssée*, ses compagnons et le géant à l'œil unique ? La caverne correspond apparemment au logement séparé de chacun des membres de la forge. Cependant la caverne de Polyphème a un pendant dans les travaux d'Héraclès, la chasse du sanglier d'Erymanthe, chasse qui commence par la visite du héros chez le centaure Pholos. La caverne du centaure Pholos n'a aucune réalité géographique, même si elle est vaguement localisée sur la côte du Péloponnèse Cette caverne abrite aussi un être mythique mais qui possède dans son antre une amphore pleine de vin, cause future de la soulerie des centaures, comme Polyphème se saoulera au vin que lui pressera *Odyssée*. La caverne du centaure n'a jamais entraîné autant de recherches géographiques que celles déployées pour la navigation d'*Odyssée*. Mais ce travail d'Héraclès a subi une relecture puisque les centaures quittent le monde des humains et se réfugient dans celui de l'Hadès en se pressant aux portes qui mènent au monde souterrain, près d'Eleusis. C'est bien une relecture qui inclut ce haut lieu de la mystique antique et attique, dans le mythe argien initial, qui devait le méconnaître. Il fallait figer les lieux pour permettre aux Grecs qui écoutaient ces histoires de se rapprocher de ce qu'ils connaissaient.

Le second moyen introduit une nouvelle interprétation des données existantes qui ne subissent pas de modifications extérieures sensibles ou celles nécessitées par la relecture. L'exemple le plus cohérent est celui du clergé chrétien qui a relu la *Bible*, ici, tout l'Ancien Testament, à la lumière du Nouveau. La relecture chrétienne est différente sur de très nombreux points de la lecture juive. Le concile juif de Jamnia a marqué le divorce définitif entre les deux interprétations et a récusé la vision chrétienne de l'Ancien Testament dont il a voulu démarquer la pensée juive. Tout l'ancien Testament n'est pas composé de données écrites sous forme mythique ; il faut exclure les livres prophétiques, les livres de sagesse et les livres les plus récents qui proposent déjà une nouvelle lecture de faits anciens, mais nouvelle lecture acceptée par les autorités rabbiniques. Il n'y a pas que les chrétiens à avoir eu une influence déterminante.

La relecture peut induire d'autres types de modification ; celles apportées au sens du mythe dont on veut changer l'orientation et la compréhension. On le rencontre dans les deux exemples suivants. Dès lors que les cités grecques ont cherché en tâtonnant un moyen de s'unir de façon plus ou moins ferme ou plus ou moins lâche, elles ont fini par se rassembler sous l'égide d'un temple commun, celui de Delphes et le clergé de Delphes a pris une importance majeure dans l'interprétation et la relecture des mythes. La consultation de l'oracle de Delphes devenait un moment obligé de tout mythe et la consultation des devins et voyants divers était délaissée au profit de l'oracle de Delphes. Le mythe d'Œdipe en a fait les frais et a perdu son sens de mythe de fondation religieuse de la cité de Thèbes pour ne plus retenir que des relations familiales incestueuses qui sont un arrière plan du récit sans référence à un inceste quelconque. La consultation du devin a disparu au profit du temple de Delphes et de son oracle. Il y subsiste encore une dernière concurrence entre l'oracle et le devin Tirésias, devin éternel de la Grèce. Le mythe d'Œdipe a pourtant recours aux deux voies oraculaires, signe évident que le clergé de Delphes a entendu relire ce récit sur un modèle plus terre à terre que celui d'une fondation religieuse de la cité, après sa fondation guerrière par Cadmos et sa fondation au niveau de la troisième fonction avec Eetion et Polynice, jumeaux réputés nés d'Œdipe et de Jocaste. Cette relecture a induit la création de multiples doublets dans le mythe : recours à l'oracle de Delphes et au devin Tirésias, épidémie de peste qui se double ou se triple, alors que la peste est déjà un doublet de la sphinx, mort du roi Laïos et mort d'un homme semé, etc. Le clergé de Delphes a visiblement cherché à uniformiser les mythes et les croyances de

chaque cité pour en faire un ensemble selon ses vues. La mythologie grecque en a subi des déformations conséquentes.

Dans cet ordre d'idée, le second exemple est celui de Zarathoustra. Prêtre iranien, Zarathoustra ou Zoroastre, a remodelé la mythologie de l'Iran ancien au moyen d'une nouvelle explication des mythes et du remplacement de divinités par des entités plus abstraites. Il a entrepris une relecture complète de toute la mythologie iranienne, en a modifié la composition d'une façon extraordinaire mais il a moins touché au sens profond des mythes qu'à leur présentation, en fonction d'entités plus rationnelles ou plus philosophiques. Sa relecture qu'il a commentée dans de nombreux sermons en fait un intermédiaire entre le changement textuel et l'interprétation entièrement neuve.

Les interprétations a posteriori connaissent aussi un autre exemple : celui de la christianisation qui modifie partiellement la présentation mais ne permet plus de comprendre le sens initial du mythe phagocyté par la vision chrétienne qui s'est imposée ou qu'on a imposée. De nombreux contes ont subi cette christianisation. Les divinités se sont transformées en diable ou encore en fées, d'autres en princes divers. Les errements de prêtres anciens sont devenus des prêtres ou moines ou moniales qui ont manqué aux devoirs de leur place dans la vie chrétienne... A l'inverse certains personnages favorables sont devenus des anges ou des Saints auxquels on voue un culte ou un pèlerinage. Mais le plus souvent l'état de ces contes ne nous indique pas le mythe auquel ils se rattachaient car la toile de fond a pris le pas sur le sens profond de l'ancienne théologie contenue. Le Roman de la Table Ronde est l'exemple même du mythe christianisé. Arthur devient un roi très chrétien et ses chevaliers ne peuvent être autrement qu'aussi chrétiens que lui. La recherche du Graal devient la recherche du calice de la passion, alors qu'il s'agit du chaudron d'immortalité celte. Les aventures des divers chevaliers correspondent à d'autres mythes et la comparaison n'a pas encore été faite. Merlin l'enchanteur naît dans une tour comme Persée dans un souterrain de bronze, mais Merlin reste un mage christianisé, alors que sa fonction de druide, réduite à un simple rôle de sage conseiller, est pourtant manifeste.

Éléments extérieurs nouveaux

La rationalisation est aussi une relecture mais à l'aide d'éléments extérieurs, conçus comme les meilleurs moyens d'expliquer les mythes par l'application d'autres modes de raisonnement et de pensée complètement différents. Les Grecs ont commencé les premiers à mettre en œuvre la rationalisation sur leurs divers mythes qu'ils ont voulu ordonner, hiérarchiser et en régulariser les raisonnements selon ce qu'avaient établis leurs philosophes. A partir de cette application, le mythe a perdu son sens originel pour une relecture, qui abandonne la théologie sous-jacente et il doit épouser des formes d'un nouveau raisonnement qui se veut rationnel et applicable ne varietur à n'importe quel discours, y compris le discours mythologique. Les éléments extérieurs servent à mettre en forme des données qui n'appartiennent ni au récit ni à son sens profond puisqu'ils partent de présupposés différents de ceux du mythe originel et ignorent sa motivation ainsi que les représentations qu'il veut en donner. La rationalisation s'établit à partir de notions non pas ignorées du mythe mais détournée du sens qu'il leur donnait. Elle utilise des images et des raisonnements que ne partageaient pas ceux qui récitaient les mythes. C'est l'introduction d'une logique nouvelle qui méconnaît d'une part la logique interne des récits et d'autre part leur fondement théologique. La lecture rationalisante des philosophes et des poètes grecs tardifs a détruit la plus grande partie du sens théologique pour n'en conserver que le sens apparent auquel ils ont donné une autre signification que le mythe ne comportait pas. Par exemple, les divers dieux des mythologies grecques sont présentés sous des formes masculines ou féminines qui sont assimilés à des mariages sur un plan humain, mais la parèdre d'un dieu n'est pas une épouse identique à une épouse

humaine, mais la représentation du dieu sous un aspect spécifique et connoté sous un aspect féminin. Héraclès, brûlé sur le bûcher de l'Oeta arrive au séjour des dieux où il se voit attribuer comme père et non comme épouse, Hébé, la jeunesse, car un tel héros guerrier ne peut pas être autrement qu'un digne représentant de la jeunesse pour accomplir ses exploits et la jeunesse devient pour lui, sous cet aspect particulier, sa propre représentation féminine.

Pour donner une logique conforme à la raison nouvelle appliquée, il est impossible de revenir au sens contenu dans les images du mythe initial car celles-ci n'obéissent pas au mode de raisonnement nouveau auquel on veut les soumettre. La logique du mythe a été abandonnée et remplacée par une logique qui lui est extérieure. La logique interne perdue ne permet plus d'aborder le sens propre et laisse les éléments secondaires, déjà susceptibles de modifications à tout instant, comme axes principaux apparents du raisonnement mythique. C'est pourquoi, on recherche quelles îles a visitées *Odyssée* pendant son périple. De même, *Illiade* est un combat mythique sur une terre achéenne ou danéenne, au-delà des mers, mais la ville de Troie qui sert de toile de fond et d'argument n'est pas la raison profonde de cette guerre qui a été localisée en d'autres lieux avant que la guerre, qui a véritablement affligé la ville de Troie, n'ait rien de mythique ; mais cette guerre a laissé de traces profondes dans l'imaginaire ou la mémoire collective achéenne et ionienne. Les relectures vues précédemment viennent aussi au devant de cette rationalisation, qui facilite les interprétations nouvelles, ignorées du mythe. Comme beaucoup d'éléments du mythe étaient susceptibles de modification, il y a eu d'autres relectures que nous ne pouvons apprécier car elles ne nous ont pas laissé de traces. La grande aptitude à modifier ou bouleverser certains éléments a induit de multiples changements à l'intérieur des mythes et a déplacé leurs centres de gravité et ils ont pris l'aspect d'un nouveau récit qui néanmoins comportait, sous une autre forme, la même théologie.

Perte du sens théologique originel

La mythologie grecque a été la première à souffrir des interprétations rationalisantes notamment au travers des trilogies qui donnaient lieu à concours entre auteurs tragiques à Athènes. Si les œuvres théâtrales qui nous sont parvenues méritent une grande considération par leurs qualités littéraires et psychologiques, elles enferment les mythes auxquels elles se réfèrent dans des considérations sans rapport avec les vues et les conceptions mêmes des mythes. On peut ajouter deux choses, la première que les mythes les plus anciennement abandonnés n'ont pas fait l'objet de concours ou que rien ne nous en est parvenu et la seconde que les développements psychologiques le plus souvent proposés sont en dehors des mythes qui n'accordent pas de psychologies à leurs héros.

La rationalisation en s'appuyant sur les événements extérieurs et changeants a supprimé le sens dont ils étaient porteurs et les derniers auteurs anciens à écrire n'avaient plus une connaissance suffisante pour nous enseigner la théologie qu'ils contenaient. La rationalisation, comme plus tard la transmission populaire, s'appuie plus sur la toile de fond et lui a donné une importance démesurée alors qu'elle n'était qu'un moyen de faire entrer les auditeurs du ou des récitants dans une certaine proximité avec les héros du mythe pour mieux en faire apprécier les exploits et pour expliciter le contenu et la valeur de leurs actions. Le mythe d'Œdipe, par exemple, ne vise aucunement un comportement incestueux auquel il n'y fait même pas allusion. Œdipe épouse sa mère, Jocaste, comme le roi d'Irlande siège à Tara les pieds dans le sein d'une vierge. La recherche d'un sens rationnel et humain dans la relation matrimoniale entre Œdipe et Jocaste détruit la valeur du mythe qui n'y prend pas appui. Le mariage du roi avec Jocaste est la figure même du roi qui épouse sa terre et la ville qu'il gouverne, mais ne représente pas un mariage humain, mais ce que doit comporter le mariage d'un roi pour être un bon roi : il épouse sa terre, sa ville. La vierge

irlandaise n'est autre que l'Irlande, d'après les Irlandais eux-mêmes. Supposer qu'il s'agisse réellement d'une jeune fille vierge modifie le contenu du mythe. Une telle modification existe dans la mythologie galloise qui en tire des conséquences précises qu'on retrouve dans d'autres récits mythologiques mais alors, le sens retenu n'est plus le même. La rationalisation ne fait pas ressortir les données que le mythe mettait en avant, mais principalement les motifs extérieurs qui ont été figés au moment de la mise par écrit, alors qu'ils formaient la partie la plus exposée au changement et aux variations de tous les récitants des mythes, bardes, aèdes, ovates, et mais ne constituaient pas pour autant le centre du mythe.

Enchaînements de tous les récits

La rationalisation se manifeste sous deux formes : uniformisation et mélange de genres distincts. Les récits de cités voisines sont réduits à un récit unique qui pioche dans les divers récits parallèles et supprime toutes les variations qui existaient auparavant. La rationalisation ne recule pas devant les mélanges : Héraclès et Thésée en viennent à se rencontrer et à se congratuler pour leurs exploits réciproques alors qu'il s'agit de deux héros parallèles appartenant à deux cycles mythologiques distincts, appartenant à des cités différentes, mais représentant les mêmes aventures et comportant les mêmes schémas.

Le grand autel de Pergame, dédié à l'ensemble de tous les dieux de la Grèce, sera édifié au 1^{er} siècle av. JC, et il ne pouvait pas être édifié avant cette époque, car il fallait que toutes les mythologies des diverses cités grecques aient été réduites en un récit unifié, par la suppression des variantes et l'uniformisation de tous les récits. Ce n'était pas une œuvre pensable dans le cadre de la mythologie propre à chaque cité. Athènes n'était ni Sparte, ni Argos, ni Corinthe, ni Thèbes, ni Milet, ni Smyrne. Argos n'était ni Thèbes, ni Corinthe... Pour édifier ce grand autel, d'abord en tant qu'œuvre privée, puis reprise comme sanctuaire public, il fallait qu'intervienne tout un travail d'uniformisation, de rationalisation, d'unification et de généalogies, pour que tous les dieux, appartenant à des conceptions voisines mais distinctes, soient adorés sur un autel commun qui ne pouvait pas leur convenir au travers de l'*Illiade*, par exemple, ou au travers de la mythologie propre à chaque cité grecque, Argos, Corinthe, Athènes. Cette construction magistrale donne une idée de l'ampleur des réductions acquises, des mélanges réalisés ou des confusions entretenues pour parvenir à mettre dans un même moule Héraclès, Thésée, Œdipe, les combats contre les géants, les Titans...

la *Bible* ne fait pas exception en ce qui concerne les enchaînements. Les récits d'Abraham, d'Isaac et de Jacob nous en donnent un exemple probant. Les trois personnages cités sont censés être père fils et petit-fils. Or on s'est aperçu que les récits recouvraient selon le personnage un héros du nord ou du sud. Mais la filiation facile permettait d'enchaîner les récits et de donner une histoire suivie. De même, les deux récits de la création dans le livre de la Genèse sont distincts, mais il suffisait que Caïn et Abel soient réputés les enfants d'Adam et Ève pour que tout s'enchaîne. Or le troisième enfant, et en fait unique enfant du couple primordial est Seth, qui signifie « descendance. » sous ce nom se trouve réunies toutes les descendances humaines. De même le livre des Nombres est censé continuer le récit commencé dans celui de l'Exode. A y regarder de près, on s'aperçoit qu'il reprend diverses aventures pour les distribuer autrement et apporte des divergences de vue sur les conséquences à leur donner. Moïse frappe le rocher avec son bâton et l'eau s'écoule sans autre question, dans l'Exode, tandis que la même frappe entraîne un mécontentement de dieu dans les Nombres. On peut multiplier les exemples. Aucun récit de type mythologique ne fait exception à la règle.

La rationalisation induit la fixation des récits sous une forme réputée canonique alors que la mobilité et la malléabilité des arrières-plans précédents avaient permis à un même mythe de prendre des formes diverses, d'abandonner certaines toiles de fond, tout en transformant le même récit pour lui conserver son sens et son contenu théologiques. La volonté d'une compréhension globale à partir d'un raisonnement unique s'est traduite sous des formes multiples et le plus souvent on a tenté de mettre l'ensemble de ces récits en une suite logique, qui a pris des contours plus ou moins historiques ou historicisés. Cette volonté de compréhension globale a tenté de classer les divers mythes relatifs à un même héros et les mettre dans un prétendu ordre chronologique. Il suffit de voir les essais de classification des travaux d'Héraclès pour se rendre compte qu'une telle classification repose sur des bases qui n'appartiennent pas au mythe. Les travaux d'Héraclès en sont une illustration frappante, car il a fallu justifier pourquoi les dix travaux sont au nombre de douze et les motifs de l'explication retenue sont assez peu théologiques, mais tiennent beaucoup plus à l'arrière-plan : le prétendu dévoiement lors de la réalisation de certains exploits ne constitue en aucun cas une justification du changement des ordres divins. Il y a un manque théologique certain et une vision des exploits sous la forme de belles histoires sortis de leur contexte idéologique. On a aussi cherché à ordonner ces mêmes exploits en fonction d'une certaine logique qui se heurte invariablement au besoin de chaque travail de montrer une facette différente du héros, interdisant ainsi à la logique extérieure appliquée d'expliquer les formes des diverses aventures. En outre, chaque travail se déroule en deux ou trois péripéties comportant chacune un exploit différent dont les rapports internes n'apparaissent pas de façon évidente. Dans un ordre d'idée différent, mais qui présente une certaine similitude, les sept sages de la Grèce sont aussi au nombre de douze et ceux qui ont écrit leur vie ont écrit des biographies plus nombreuses que celles de sept ou douze sages, car chaque auteur a intégré dans son ouvrage des sages propres à telle cité. Chaque cité a son propre lot de sept ou douze sages, qui n'ont pas réalisé les mêmes œuvres que ceux de la cité d'à côté ; mais pourtant tous ces sages ont rempli la même fonction dite de « sage de la Grèce. » Ni leur nombre ni leurs actions n'ont véritablement d'importance mais bien plus, la sagesse de laquelle ils participent et qui leur est reconnue comme leur qualité et leur mérite. Les apparences extérieures sont trompeuses et masquent le plus souvent le sens que colporte le mythe.

Historicisation

Relecture et rationalisation ont pris au pied de la lettre les événements qui servent de toile de fond et ont voulu mettre sur pied une chronologie, prétendument exacte. A cette relecture, on pourrait croire que le mythe dépend d'un passé, d'une réalité historique, alors qu'il veut montrer une réalité mais d'un ordre plus élevé, malgré les images qu'il emploie. Le récit de Remus et Romulus n'a d'autre existence que celle du mythe, mais les auteurs latins anciens y voyaient une histoire véritable et historique des commencements de la Ville. Les Rabbins ont calculé le début de l'histoire du monde à partir des données chiffrées de la *Bible*. Adam peut avoir autant existé que n'avoir jamais vu le jour autrement que pour les besoins du récit biblique. Il en va de même d'Abraham qui sert d'ancêtre commun à toutes les tribus hébraïques, Heber leur donne son nom. Les Indiens ont donné à la bataille du Kurukshétra une date possible qui s'étale entre 3000 et 1900 av. JC, selon les comptes retenus pour l'intégrer dans le cadre d'une histoire indienne. C'est parce qu'on a mis bout à bout des récits différents pour créer un ordre suivi, qu'on a fait croire à une histoire au sens historique qui aurait vu le jour. En fait, il faut partir de l'inverse, car le récit mythique se sert d'événements et de la géographie connue pour rapprocher les actions des héros de ses auditeurs, pour leur donner le goût de copier les beaux faits et gestes et pour leur apprendre la grandeur de l'homme et du guerrier à travers les exploits narrés. La toile de fond avait pour but de donner au mythe une consistance matérielle plus proche qu'il ne possède pas en lui. Rechercher les

îles qu'a visitées Ulysse pendant le voyage d'*Odyssée* n'a pas plus de sens que la prétention des latinistes à croire que les Gaulois n'ont jamais pris le Capitole de Rome à cause des oies.

La mythologie romaine a été entièrement repensée et réécrite aux premiers siècles avant et après JC de sorte que les mythes contenus dans la fondation de Rome se sont transformés en histoire jugée vraie et enseignée par la suite comme telle. Les six premiers rois de Rome sont aussi légendaires que les dix travaux d'Hercule et l'histoire vraie et historique de Rome ne commence pas avant la prise de Rome par les Gaulois. Mais les exploits de Camille sont encore des exploits mythiques et les oies du Capitole ne sont qu'un événement invérifiable écrit à la gloire de Rome et ajouté pour préciser combien le rôle de la Ville était inscrit dans les décrets des cieux et qu'elle ne pouvait pas avoir été emporté lors d'un siège ou d'une guerre quelconque. Mais en vérité, le capitole a été emporté comme le reste de Rome dans la débâcle qu'ont connu tous les peuples vivant en Italie sous la coupe étrusque au moment de l'invasion gauloise après le désastre de l'Allia. N'en déplaisent aux latinistes qui ont cru en l'histoire de Rome et de ses premiers rois au travers de Tite Live, Plutarque et autres, les Gaulois se sont emparés de la ville et de sa citadelle, ils se sont installés de leur seule autorité dans la plaine du Pô, et non pas de la volonté des romains, ni des Étrusques. Il n'y a eu aucun Camille pour les chasser de Rome et les descriptions des victoires de Camille contiennent suffisamment d'éléments contradictoires pour qu'il ne faille pas accorder trop de crédit à sa victoire sur Brennus, dont le nom signifie seulement chef. En outre la démonstration que donne Dumézil du rôle de Camille justifie suffisamment amplement qu'il s'agit d'un mythe et il est inutile d'y revenir. Aucun peuple de la péninsule n'aurait été capable d'obliger les Gaulois à s'installer à tel ou tel endroit. Ce sont eux qui ont choisi la plaine du Pô, en tant que plaine alluviale fertile. Ce qu'on peut dire, c'est que la défaite étrusque de l'Allia, à laquelle ont participé les Romains, a montré à ces derniers, comme à d'autres peuples sous la domination étrusque, que les Étrusques n'étaient pas les seuls capables de gouverner. D'autres peuples proches de nous et de notre époque ont eu le même sentiment quand les puissances coloniales ont reculé devant les Allemands et les Japonais, pendant la seconde guerre mondiale.

Généalogies

Puis de ces récits suivis, on a établi dès l'antiquité même de longues généalogies. Les Grecs avaient même prétendu établir une généalogie des dieux auxquels ils ont finalement accordé une figure et un comportement purement humains que l'*Illiade* ne leur reconnaissait pas. Cette généalogie des dieux des diverses mythologies grecques est le fruit de la rationalisation. Mais il ne faudrait pas croire que cela soit une vue purement grecque. En effet, cette vision s'est très bien exportée et la *Bible* comprend de multiples généalogies, à commencer dans le livre de la Genèse - livre des générations pour les Juifs - où elles ont créé une géographie personnalisée. Les héros éponymes sont censés être les géniteurs à l'origine de la tribu, du peuple ou de la nation. Mais, les généalogies bibliques ne sont malheureusement pas complètes et il y a de nombreux sauts entre les générations. En outre, beaucoup de descendants ont pour fonction de justifier les noms des peuples environnants et plus ou moins connus, de sorte qu'il n'existe aucune réalité physique entre les généalogies destinées tout au plus à combler des lacunes géographiques, présentées sous des formes personnalisées et les généalogies des héros bibliques les plus anciens. Bien entendu, une telle leçon de géographie nous paraît aujourd'hui impensable et rationaliser une telle description devrait nous conduire à abandonner les généalogies pour en faire des leçons de géographie physique. Tout un système s'écroule, car plusieurs personnages justifient leur naissance par cette géographie personnalisée : Caïn appartient à la tribu des Qénites et le nom de la tribu sert de base au jeu de mot entre le nom Caïn, le Qénite, et "qaniti" mot hébreu qui se traduit par « *j'ai acheté* », sous-entendu de Yahvé. Ève peut dire ainsi j'ai acheté un enfant de Yahvé. Mais la rationalisation a déjà eu lieu de la part des Juifs eux-mêmes. Les Qénites n'ont pas formé une tribu ils sont restés un clan qui n'a

pas été intégré parmi les douze tribus d'Israël, sans autre précision d'appartenance et dont la localisation présente une certaine disparité : au nord près de Haçor et dans la montagne de Judée près d'Engaddi. La rationalisation n'a pas été menée à son terme car le rôle de la tribu a été amoindrie rapidement. Le clan calébite a connu le même sort, mais les rédacteurs ont fait du Caleb du récit biblique de l'Exode ou des Nombres un héros éponyme de la tribu et en ont bien évidemment conclu que ce Caleb là était à l'origine du clan. Les démêlés des Benjaminites avec le lévite d'Éphraïm verront resurgir Caleb, figure emblématique d'un héros que les auteurs n'ont pas réussi à faire mourir et auquel ils ont confié les conseils qu'ont demandé les tribus israélites à un calébite ou à un autre Caleb, sans rapport avec celui qui était au service de Moïse, pendant l'Exode.

Le goût de la généalogie a aussi trouvé un écho chez les classes dirigeantes qui y voyaient un puissant moyen de justifier leurs prétentions au pouvoir en se donnant comme descendant de tel héros ; voire de tel dieu ou déesse. Les Sémites n'ont pas rechigné à placer à l'origine de leurs dynasties gouvernantes un dieu ou une déesse qui leur servait de titre de gloire et d'origine mythique et merveilleuse dont ne pouvait s'enorgueillir le commun des mortels. Les Juifs sont fils d'Abraham et tous peuvent tirer parti de cette origine. Mais les grandes familles nobles des cités, sémites, romaines, perses et autres, ne voulaient pas être en reste et au moment où elles accédaient au pouvoir, elles s'étaient déjà forgé une généalogie qui remontait à un ancêtre divin ou héroïque suffisant à justifier leur position à la tête de l'état. Jules César prétendra ainsi descendre d'Aphrodite par l'intermédiaire de la gens Julia en jouant sur le mot Iulius, à la fois le nom de la gens à laquelle il appartenait mais aussi de Iule, l'un des noms du fils d'Enée. L'historicisation avait permis au personnage mythique de l'*Illiade*, Enée, de débarquer en Italie et de fonder Albe, ville dont seront originaires Rémus et Romulus. Bienheureuse homophonie ! Puisque la cité avait pris naissance grâce à l'action d'un héros sorti tout droit de l'*Illiade* ou d'une grande épopée mythologique qui ramenait aux dieux, les grands ne voyaient aucune objection à ce qu'un héros ou un dieu soit à l'origine d'une famille humaine, d'une famille noble, exerçant le pouvoir. L'historicisation est facile puisque déjà le mythe fondateur de la cité est senti comme la pré-histoire de la cité. La transformation des récits mythiques en pré-histoire historique constitue une autre facette de la rationalisation.